

LauBer

L'Imaginaire vergner



éditeur
L
P

L'Imaginaire vergner

pictopoèmes

LauBer

© ÉLP éditeur, 2014
www.elpediteur.com
elpediteur@yahoo.ca

ISBN : 978-2-923916-75-0

Conception de la couverture :
Allan E. Berger (CC BY-SA 2.0)

Polices libres de droit utilisées pour la composition
de cet ouvrage : Linux Libertine et Libération Sans.
Illustrations fournies par Allan E. Berger (CC BY-SA 2.0)

Cet ouvrage d'ÉLP éditeur est pourvu d'un dispositif de protection par filigrane appelé aussi tatouage (*watermark* en anglais) et, par conséquent, n'est pas verrouillé par un DRM (*Digital Right Management*), soit le verrou de protection nécessitant l'ouverture d'un compte Adobe. Cela signifie que vous en êtes le propriétaire et que vous pouvez en disposer sans limite de temps ou sur autant d'appareils (liseuses, tablettes, smartphones) que vous voulez. Cet ouvrage s'avère néanmoins protégé par le droit d'auteur ; en l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel et à ne pas le diffuser sur les réseaux sociaux ou les sites d'échange de fichiers. Veuillez prendre note que cet avis ne s'applique pas si vous vous procurez cet ouvrage dans un écosystème fermé comme celui du Kindle d'Amazon ou de Kobo.

ÉLP éditeur est une maison d'édition 100% numérique fondée au printemps 2010. Immatriculée au Québec (Canada), ÉLP a toutefois une vocation transatlantique : ses auteurs comme les membres de son comité éditorial proviennent de toute la Francophonie. Pour toute question ou commentaire concernant cet ouvrage, n'hésitez pas à écrire à : elpediteur@yahoo.ca

*Une abeille en toile cirée
demande le silence
une sauterelle un peu blé
vole vers la France
la coccinelle apeurée
veut une revanche
ces insectes sont mes amis
vos gueules tas de tanches*

Raymond Queneau, « Mes amis »,
dans le recueil UN ENFANT A DIT écrit vers 1943

Table

01 En vol	26 C'est pas le Nirvāna
02 Mais si, mais non	27 Dans la lande des langues
03 On va rater le boulanger	28 Les cloportes héroïques
04 Demain n'a pas de fin	29 S'entendre dire
05 Les cités heureuses	30 La Pentecôte des...
06 Vers l'Éden	31 Au fond du ciel
07 Silencieux	32 Je vais mourir
08 Deux mâles en pluie	33 Éloge
09 Vache avachie	34 Il dort encor
10 Réconfort	35 Mauvais œil
11 Déjà	36 Brimborion
12 Pour vivre beaux	37 La découverte des...
13 Crabe intertidal	38 Éden d'été
14 Nez à nez	39 Oasis
15 Je te tue	40 Solarium
16 Le banc des hermelles	41 Être et avoir été
17 Secrétaire	42 Évidemment
18 Rond de Saint-Vincent	43 Je t'aime
19 Bonjour	44 Hyper-catastrophe
20 La plantée des clous	45 Les cathédrales fraîches
21 En sirène	46 Chiens en clairière...
22 Les grandes cavernes	47 Géant
23 Dialogue entre...	48 Impact
24 Sieste du petit escargot...	49 La fin des ennuis
25 Ah, la Baltique !	50 Les parages de la Lune



En vol

Papillonnet fragile, tu mates ceci,
En vol :
Des fleurettes en saupoudre,
Des tiges de brindilles.
Et tu vas en découdre
Avec le vent qui vire
Et les tendrons gazons qui fouettent les sangs
De l'entre-vent. Ton entregent
Te servira frivole, ès doctrines fofolles.
Et ton oscillement engage toute ta vie,
Papillonnet fragile, qui mates ceci,
En vol.

Papillonet gracile, tu as pigé,
En vol,
Que les lois de l'engendrement
Et celles du contournement
Sont fatalement identiques.
Mouche, mouchérons et moustiques
Qui bombinent en d'autres lieux
Savent encor moins bien, encor mieux,
Qu'il n'est passion, ardeur
Que celle de la multitude des fleurs.
Ils te laissent, frivole, à ta vision fofolle,
En vol.

Papillonet futile, devant le vent qui frappe,
En vol,
Et qui farce et attrape, décoiffe et chausse-trappe,
Rapine, vombrissine et tourneboule,
Cornegidouille et fait perdre la boule,
Tu ne transiges pas, tu rages.
L'amour des susdites fleurs te tient lieu de courage
Et les insectes coupant, se gavant de sang,
Ne voient ton entre-vent, ne pigent ton entregent.
Papillonet fragile, les petites fleurs t'ont capturé,
Elles t'ont saisi, capté, pompé, interpellé,
En vol.



Mais si, mais non

Mais si, c'est un nénuphar.

Mais non, c'est un phare.

Mais si, et c'est une zone arable.

Mais non, c'est inénarrable.

Mais si, c'est l'ultime fragilité.

Mais non, la route pourra bien passer.

Mais si, c'est un lagon pugnace.

Mais non, c'est une innommable lavasse.

Mais puisque je te dis que c'est zoné protégé.

Mais puisque je te dis que c'est un terrain privé.

Mais non, c'est du pays sauvage.

Mais si, c'est un aménageable paysage.

M'enfin, quelle peste. T'es loin d'être conciliant.

Mais autrement, je vais devoir invoquer Boris Vian.

Mais non, qu'est ce que Vian a tant à y faire.

Mais si, souviens toi de Chloé et de son cancer...

Il n'y a que deux choses de vraies dans la vie :

L'amour et la musique de Duke Ellington...

Tu t'en étonnes ?

Mais non, c'était pas un cancer... là, tu te goures.

Mais si, c'était dans *L'écume des jours*.

Mais non et tu vas pas, en plus, bétonner tout ça.

Mais si, l'éléphant de Jean Sol Parte s'en chargera.

Mais, oh, pas encore ton sale Vian, Y en a marre.

Mais basta, pas besoin de te piquer un phare.

Mais non, je te dis que c'est pas un phare.

Mais c'est bien ce que je te disais, eh mignard,

C'est un nénuphar...



On va rater le boulanger

Magnez-vous les copains.
On va le rater.
Mais cessez de bruisser
Et grouillez-vous,
Tas d'empotés.
Je vous demande un peu.
Du pain, des jeux,
Foncez.
C'est bien la peine
D'avoir les pieds ainsi palmés
Si c'est pour finir
Avec si peu de prise au démarrage.

Mais... elle se barre,
Elle s'ébranle.
Je cancanne. J'enrage.
Ça y est, elle disparaît,
La boulangère voiturette.
Il va nous rester, de cette ruée,
Que nos yeux pour pleurer.
Nos pauvres
Géantes
Et gluantes
Mirettes.
Et que de tristes miettes.
Et, pour nos ventres affamés
(Qui en veille ou en sommeil
N'ont point d'oreilles),
Je ne sais quelle fatale recette.
Et notre imaginaire
Jouant ses fausses notes,
Ses faux rêves de festins,
Lascifs, replets, paillards.
Oui, ça y est,
Reste plus
Que notre pauvre imaginaire,
Jouant ses canards.



Demain n'a pas de fin

C'est un foulque ou une poule d'eau ?
Pas clair, même pour un pro des oiseaux.
C'est une poule d'eau ou un foulque ?
Sais pas et vais certainement pas battre ma coulpe
Pour autant.

Demain n'a pas de fin
Comme il ne vient jamais.
Le découpage le cernant n'est pas dessiné, pas fait.
Tant et tant que les catégories
Ben moi, voilà, je m'en méfie
Et, conséquemment, en médis...

C'est un gentil ou un mignon ?
Pas clair, même pour un barjo du trognon.
C'est une fille ou un garçon ?
Sais pas et vais certainement pas
Me lancer dans des grandes vérifications
Pour autant.

Demain n'a pas de fin
Comme il ne vient jamais.
Le découpage le cernant n'est pas dessiné, pas fait.
Tant et tant que les catégories
Ben moi, voilà, je m'en méfie
Et, conséquemment, en médis...

C'est un paradoxe ou une aporie ?
Pas clair, même pour Sophistique Sophie.
C'est une aporie ou un paradoxe,
Un débat logique ou un match de boxe ?
Sais pas et vais certainement pas virer ma cuti
Pour autant.

Revoyons donc tout ça demain,
Attendu que demain n'a pas de fin...



Les cités heureuses

C'est une jolie plante marotte
Qui fait partie de la famille des carottes,
Une graminée prudente, circonspecte
Où atterrissent des petits insectes.
Les cités heureuses, c'est juste cela.
Et ça ne compose pas.

C'est une perturbation printanière
Qui contraste vivement, sur fond vert,
Avec une splendide explosion de soleil.
Des milliards de mondes en ont des pareilles.

Les cités heureuses, c'est juste cela.
Et ça ne compose pas.

C'est un joli riquiqui de pré ordinaire
Qui fait pas le cador, qui fait pas le fier,
Une de ces promenades de l'ordre du banal,
Pour la trouvaille du jour, le cadre idéal.
Les cités heureuses, c'est juste cela.
Et ça ne compose pas.

C'est pas trop trop loin d'une vieille cabane
Avec des oisons, des poulets, des canes,
Ou alors, euh... c'est aux marges d'un faubourg
J'oublie, je me perds. J'hésite, je me goure.
Les cités heureuses, c'est juste cela.
Et ça ne compose pas.

C'est de fait la frange de l'universel
Quand l'unique transgresse le sempiternel,
Quand le cosmos, dense comme une vieille brique,
Fait dans l'imagé et le concentrique.
Les cités heureuses, c'est juste cela.
Et ça ne compose pas.

Ces cités heureuses, c'est des bouffées de jugeote
Qui font partie de la famille des carottes.



Vers l'Éden

Voici donc que Limace rampe sur sa bedaine.
Sans bretter, sans faillir, elle s'en va vers l'Éden.
Elle se barre dare-dare là-bas, au paradis
Car elle en en sa dose de l'ici-bas d'ici.
Elle en a plein le dos de ces enqueteurs,
Ces pinailleurs et ces prédateurs.
Elle veut plus bosser.
Ça vaut plus la peine.

Elle n'aspire qu'à se débiner
Et à se diriger, ipso facto, vers l'Éden.
Simplement, pas folle, Limace, pas folle,

Elle devine bien que, sans boussole
Et surtout sans un sens éduqué de l'abstraction,
L'Éden, c'est pas la plus évidentes des destinations.
C'est pourquoi elle se donne une approche sereine,
Instantanéiste et débonnaire, zen, de l'enjeu Éden.

Après tout, les Sagas, les Baratins, les Gestes
Disent bien de l'Éden qu'il est que le paradis terrestre.
Or le terrestre, l'amie Limace, ça la connaît.
Elle s'y étampe, y rampe, depuis que ce qui est est.
Tant et tant que ces hauts enjeux, procédant de l'atavique,
Limace se charge de leur trouver réponse prosaïque,
Et avance l'imparable réplique d'une limpide logique :
L'Éden est tout partout, et vlan. Dites-le à la ronde.

Et, poupons, de Limace, assumez le Système des Mondes.
Et, potaches, de Limace, embrassez la philosophie.
Car si ce qui est est, ce qui est dit est dit.
Limace est un modèle, corps et âmes âme et corps.
Elle est l'Allégorie. Elle est la Métaphore.
Redisons-le tout haut, chantons-le oh, bien fort :
Voici donc que Limace rampe sur sa bedaine.
Sans bretter, sans faillir, elle s'en va vers l'Éden.



Silencieux

Silencieux,
Riverain,
Il s'écoule,
Mon chagrin.

Silencieuse,
Riveraine
Ma langueur
File sur l'onde.

Sans un bruit,
Les branchages

Enchevêtrent
Mes parages.

Dans un souffle,
La rivière
Porte l'amont
Vers naguère.

Souveraine,
Ma langueur
File sur l'onde
Silencieuse.

Il s'écoule
Riverain
Mon chagrin
Silencieux.

Et ma froide rage,
M'est branchage
Et mes pleurs colères
Me sont rivière.

Silencieux, je fulmine.
Morne rive, grise mine
Silencieuse...



Deux mâles en pluie

Deux mâles en pluie
Ont pissé du vert par ici,
En devisant, sirupeux
De berges et de cloaques aqueux.

Deux mâles en torrent
Ont noué des nattes de vent
En esbroufant les cheveux
De taillis braillards, vils et peureux.

Deux mâles furax,
Certainement pas Castor et Ajax,

Ont uriné cette rivière.
Cadors, ils n'en sont pas peu fiers.

Deux couillus de parole,
Certainement pas Achille et Pactole,
Ont fourgué leurs richesses dans le coin.
Pour l'Eldorado, c'est dix mille milles plus loin.

Deux mectons de circonstance
Se sont avancés en beuglant des stances.
Et la rivière s'en est trouvée striée,
L'amont et l'aval nettement épinglés.

Deux amples types complètement perdus,
Indubitablement pas Pollux et Perclus,
Ont chuinté ce ruisselet.
Modestes qu'ils sont, un plat, il n'en ont pas fait.

Deux mâles en pluie
Ont versé de l'eau par ici.
Ils ont agit comme des malades,
En se prenant pour Oreste et Panade,
Tout en assurant le cruel et mythique gestus
Du Glandouilleur et de l'Aquarius.



Le gang des chapeaux :
Laurendeau à droite (image Pamphile Kari),
et Berger à gauche (image madame Berger).

Commentaires des auteurs

Lau (Paul Laurendeau) :

Le principe pictopoétique tel que nous le développons ici vient de Guillaume Apollinaire. La dernière partie du recueil *Alcools* (1913), intitulée *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée* présente trente images (qu'on appelle techniquement des *bois*) du dessinateur Raoul Dufy suivies chacune d'un titre et de quatre vers du poète, en octosyllabiques ou en alexandrins. Cent ans plus tard, nous avons complexifié la démarche en rallongeant le bout rimé à deux petites pages et surtout en travaillant plus dynamiquement le titrage. Si Apollinaire commentait le lapin, l'image et la petite épigramme s'intitulaient tout simplement *Le lapin*, sans plus. Nous avons enrichi le jeu en lui insufflant une dimension plus aléatoire et plus automatiste de déclen-

cheur poétique. *L'imagier prend la photo et l'intitule selon son inspiration mais en évitant sciemment les intitulés descriptifs univoques au profit de vrais titres, au sens fort.* Ainsi un papillon bleu sur une fougère ne s'intitulera pas *Papillon bleu sur une fougère* mais *Dans la lande des langues*. En procédant ainsi, en plus de fournir le crucial cadre visuel, mon imagier, qui est aussi un brillant écrivain, avance d'un cran dans le projet poétique en formulant sans tergiverser la direction déterminante de ce que fera le poème. Ajoutons que les connaissances entomologiques, zoologiques et botaniques manifestées et exprimées ici viennent aussi de l'imagier.

Les photographies naturalistes d'Allan Erwan Berger se prêtent superbement à l'exercice auquel nous nous adonnons ici. Il est clair qu'un courant important de la poésie moderne évolue vers la miniature. Du temps d'Homère et aussi du temps de Malherbe on pouvait écrire des ouvrages entiers en vers. Victor Hugo et Alfred de Vigny, Louis Fréchette et Octave Crémazie, dans le monde francophone, ferment cette marche tonitruante de l'ode, de l'épique et de la strophe. Maintenant, avec Verlaine et Vigneault, le poème aborde le monde du petit, du fin, de l'intériorisé. Et aussi, maintenant, avec Queneau et Gauvreau, il s'approprie Dada, le grotesque, le bouffon, le cabot le fofou autant que la langueur, le vague à l'âme et la sagesse. La poésie n'est plus un art majeur mais, de ce fait, elle est maintenant vraiment plus libre que jamais. Faire du vers libre, c'est se donner toutes les structures appropriées, de la plus stricte à la plus lâche, de la plus héritée à la plus improvisée, fonction du problème à régler. Nous avons procédé sans hésiter et sans se complexer. C'est pas le devoir qui prime. C'est le plaisir. La joie de la rencontre fatale, universelle, du mot et de l'image.

Vous trouverez ici du comique, du tragique et du lyrique. L'idée de bestiaire, insufflée par Apollinaire, se perpétue, se complexifie et s'affine car mon imagier est très proche de la nature zoologique et botanique. Sans être pastoral, tout ça, c'est certainement passablement bucolique. C'est un hymne inconditionnel d'amour joyeux

pour cette nature si dense, si merveilleuse, si fantastique, si fragile, qui n'appartient à personne mais envers laquelle nous avons tous une cruciale responsabilité de déférence.

Venez avec nous rêver et rimaitter, dans *L'Imaginaire vergner*.

Ber (Allan Erwan Berger) :

C'est un plaisir énorme de voir ce qu'un poète peut tirer des images que l'on a prises. Je me trimbale presque toujours, quand je suis en nature, avec un appareil à la main. Ce n'est pas compliqué, il suffit d'être vagabond, amoureux de tout, gourmand, le nez en l'air et le regard filant dans les coins. Les photos sont parfois bonnes, parfois mauvaises, mais rarement ratées : il suffit alors de promener dedans un recadrage, et l'on y découvre des scènes.

Il suffit ensuite que, avant d'offrir l'image ainsi constituée à son ami Laurendeau, Berger y promène le cadre d'un titre, pour que le poète y découvre alors des mondes, et nous les offre en retour.

Ainsi dialoguent les humains, en papotage sur les formes et les profondeurs de l'Univers. Leurs paroles se font lettres ou peintures, sculptures ou musiques, et c'est tout ça qui est l'Art et c'est pour ça que nous autres d'ÉLP vivons, baignant dans la chaude lumière des muses en farandole.

Les images viennent de France, les poésies sont du Québec.

Notes de Berger :

1 : *Vache avachie* : Les vaches pètent. On le leur reproche. Elle réchaufferaient le climat bien plus, peut-être encore, que ces pauvres vilaines usines qui crédezemploi. Voire mais : si l'on ne donnait aux vaches industrielles des tourteaux de graines oléagineuses en lieu et place de l'herbe des prés, elles auraient infiniment moins d'ennuis intestinaux, et ne réchaufferaient pas l'atmosphère avec les gaz de leurs tristes digestions.

2 : *Rond de Saint-Vincent* : Apparemment que mon camarade Laurendeau n'a pas plus vu de rond par terre qu'il n'y a de dieu dans le ciel selon Gagarine. Et pour cause, puisque le Rond de Saint-Vincent est d'abord une danse. Mais je n'allais pas lui dévoiler un truc pareil. Regardez l'auteur comme il cherche, s'esquinte les miettes à soulever les feuilles, humant l'humus, et ne trouvant rien.

4 : *Géant* : C'est la première fois que je réussis à capter un écureuil sur un tronc. Ces animaux adorent spiraler, si bien qu'on n'en voit jamais qu'un bout du panache, ou la tête. C'est petit, c'est discret, c'est agile mais ça tombe. Une fois je t'ai vu, tout brisé, qui gisais par terre, avec une petite respiration rapide et de grands bâillements muets que je ne sus pas déchiffrer. Dans mon souvenir, tes petits yeux reflètent les branches et le ciel, où tu n'iras plus.

Note de Laurendeau :

3 : *Évidemment*. La troisième strophe de ce poème est en joul. Elle pourrait se traduire ainsi, en français livresque : *Des génisses arrogantes qui tergiversent beaucoup. Des bêtes velues qui glandent dans leur enclos. Des objets hétéroclites avec de grands faciès sur lesquels on donnerait volontiers des gifles (ou : qui sont de grosses têtes à claque), diantre. Des bavards impénitents. Ce sont des bêtes à corne dans le fourrage tumultueux des Highlands.*

À suivre...